

l'auteur, n'a point été prophète, et qu'il a pu se tromper comme tous les autres interprètes. Pour qu'une version soit authentique, il suffit, selon le cardinal Pallavicini, qu'elle n'ait pas été corrompue à dessein; il n'est pas nécessaire qu'elle soit exempte de fautes. J'ose dire qu'il y a peu de personnes qui aient compris entièrement la pensée du concile de Trente, lorsqu'il a prononcé que la Vulgate était authentique. La plupart de ceux qui ont agité cette question ne l'ont presque point entendue, et ils ont fait paraître plus de zèle et de passion que de bon sens et de jugement. En effet, pourquoi les Juifs n'estiment-ils point d'autres exemplaires de la Bible que le texte hébreu, si ce n'est parce que ces livres se lisent dans leurs synagogues, et qu'ils entendent la langue hébraïque? Pourquoi l'Eglise a-t-elle eu tant de respect, dans les premiers siècles, pour la version des Septante, si ce n'est parce qu'elle a été longtemps sans en connaître d'autres? D'où vient aussi que, dans l'Eglise d'Occident, on préfère communément la Vulgate au grec des Septante et à l'hébreu des Juifs, si ce n'est parce que cette traduction latine est en usage, et que la plupart des théologiens ignorent les langues grecque et hébraïque? Si nous examinons donc sans aucun préjugé l'autorité de l'Ecriture, et même sans prendre le parti ni des Juifs, ni de la plupart des chrétiens, soit catholiques, soit protestants, nous ferons justice à tous en déclarant que le texte hébreu de la Bible est véritablement authentique, et que toutes les versions de l'Ecriture qui ont été faites de bonne foi sur les originaux, qu'elles soient écrites en grec ou en latin, qu'elles soient nouvelles ou anciennes, sont aussi authentiques à leur manière: de sorte que cette question, qu'on examine d'ordinaire avec tant de chaleur, si la Vulgate est seule authentique et la véritable Ecriture, me paraît assez inutile. Comme il était absolument nécessaire qu'il y eût dans l'Eglise d'Occident une traduction de l'Ecriture sur laquelle on pût se régler, tant dans les disputes que dans les prédications et dans les autres actions publiques, les Pères du concile de Trente prononcèrent sagement qu'on s'arrêterait à l'ancienne interprétation latine, et qu'entre toutes les versions latines, elle serait estimée authentique, parce que les autres, qui avaient été faites pendant le schisme, semblaient être suspectes; outre que la Vulgate était autorisée depuis plusieurs siècles dans l'Eglise latine. Ce qui ne la rend pas pourtant infaillible et absolument exempte de fautes, puisque le même concile ordonna qu'on la corrigerait, et que ceux qui l'ont corrigée n'ont été ni prophètes, ni inspirés de Dieu; à quoi l'on peut ajouter que les Pères du concile n'ont pas examiné cette traduction selon les règles d'une critique exacte, pour juger si elle était entièrement conforme à l'original; mais qu'ils ont suivi la coutume ordinaire de l'Eglise, qui autorise dans ces circonstances ce qui est le plus ancien et le moins suspect d'erreur.

On voit que le savant oratorien, comme il le dit lui-même, n'a pas de préjugé; il montre vis-à-vis des Juifs, des catholiques et des protestants, une impartialité toute rationaliste; son bon sens et sa science sourient du zèle et de la passion théologiques; pour les versions des livres saints, comme pour l'intégrité des textes originaux, il réduit, il supprime, autant qu'il peut, le rôle du surnaturel. Des versions inspirées! On peut admettre cela en gros, quand on ne connaît pas les langues; mais la grammaire vient troubler la sécurité du théologien; en voyant de près les choses, en entrant dans les détails, on n'aperçoit qu'une lumière humaine; on découvre un travail humain, des raisonnements, des tâtonnements, des procédés humains, les procédés ordinaires des traductions, et aussi des omissions, des erreurs humaines; rien d'inspiré, rien de divin. Pas de zèle! dit le P. Simon; le concile de Trente a déclaré la Vulgate authentique. Soit; mais elle ne l'est pas seule; la version des Septante l'est à égal titre; et il en est de même de toute version faite de bonne foi sur le texte original. La Vulgate est authentique, mais elle n'est pas infaillible, puisqu'elle a besoin de corrections, et qu'on a dû décider qu'elle serait corrigée. Avec cette manière large d'interpréter le mot *authentique* appliqué aux versions de la Bible, le décret du concile de Trente sur l'authenticité de la Vulgate est éterné au point de perdre toute raison d'être, l'autorité de l'Eglise s'efface et disparaît devant la critique humaine. Aussi, la plupart des théologiens catholiques soutiennent-ils cette proposition: que le concile de Trente, en déclarant la Vulgate authentique, n'a pas entendu dire seulement qu'elle a été faite de bonne foi et sans dessein de falsification, qu'elle ne contient rien de contraire à la foi et aux mœurs, et qu'elle est préférable aux autres versions latines; mais, en outre, qu'il faut voir dans cette traduction une représentation suffisamment exacte des sources primitives, qui sont les livres inspirés, la parole de Dieu même.

Les premières éditions de la Bible sont sans nom de lieu et sans date. La première qui porte l'année et le lieu de l'impression est celle de Mayence, 2 vol. in-fol. extrêmement rares (1462). C'est d'après l'édition de Mayence qu'ont été faites celles d'Emmerik (1465, 2 vol. in-fol.); d'Augsbourg (1466); de Reutlingen (1469); de Rome (1471); de Mayence (1472); de Naples (1476); de Paris (1476).

Toutes sont également très-rares. Le célèbre psautier de 1457 a été acheté par Louis XVIII, roi de France, 12,000 fr. C'est le premier livre qui porte la date de l'impression. Il n'en existe qu'un autre exemplaire dans la Bibliothèque impériale de Vienne.

— *Version d'Aquila.* Avant Jésus-Christ, il n'y eut d'autre version grecque des livres de l'Ancien Testament que celle des Septante; mais, depuis l'établissement de la religion chrétienne, plusieurs auteurs entreprirent d'en faire de nouvelles, sous prétexte que la traduction des Septante n'était pas assez conforme au texte hébreu. La première de ce genre est celle qui parut, vers l'an 120, et qui a pour auteur Aquila de Sinope, ville du Pont. Suivant saint Irénée et saint Jérôme, et comme l'indique aussi sa manière de traduire, Aquila était Juif. Saint Jérôme dit que les Juifs le regardaient comme l'élève et le prosélyte du rabbin Akiba. Le même saint dit, en plusieurs endroits, qu'Aquila était très-savant, et qu'il s'est attaché dans sa version à traduire le texte mot à mot (*verbum e verbo*), avec une fidélité et une littéralité par trop scrupuleuses. Les Juifs hellénistes et les chrétiens grecs faisaient beaucoup de cas de sa version, qu'on a perdue, et dont il ne nous reste que des fragments dans les *Commentaires* de saint Jérôme sur Jérémie, Ezéchiel et Daniel.

— *Version de Symmaque.* Symmaque, né en Samarie, et chrétien judaïsant, c'est-à-dire ébionite, au rapport d'Eusèbe et de saint Jérôme, donna sa version grecque de l'Ancien Testament vers la fin du 1^{er} siècle. Il fit le contraire d'Aquila; au lieu de s'appliquer à rendre le texte original mot à mot, il en cherche le sens et le reproduit toujours en style élégant, mais quelquefois avec trop de liberté. On n'a conservé que des fragments de son ouvrage.

— *Version de Théodotion.* Théodotion était d'Ephèse, au rapport de saint Irénée, et, suivant saint Jérôme, Juif ébionite. Il travailla à sa version grecque de l'Ancien Testament vers le milieu du 1^{er} siècle, puisque saint Irénée, qui composa son ouvrage sur les hérésies en 176 ou 177, y fait mention de ce traducteur. Il paraît qu'il prit pour modèle la version des Septante, qu'il suit assez ordinairement pas à pas, excepté dans les endroits où il croit qu'elle s'éloigne de l'hébreu, au point qu'on dirait qu'il n'a voulu que faire une révision des Septante. Moins libre que Symmaque, Théodotion n'est pourtant pas aussi littéral qu'Aquila. Il ne nous reste de sa version que des fragments.

— *Cinquième, sixième et septième éditions.* Outre les quatre versions grecques dont nous avons parlé (version des Septante, version d'Aquila, de Symmaque et de Théodotion), il y en avait trois autres, qui existaient encore au temps d'Origène. Comme on ignore le nom de leurs auteurs, on les a désignées par les noms de *Cinquième, sixième et septième éditions*, par allusion au numéro de la colonne où chacune figurait dans les hexaples d'Origène. Suivant saint Jérôme, les auteurs de la cinquième et de la septième étaient Juifs; quant à la sixième, on est fondé à croire qu'elle est d'un chrétien, quand on y examine la traduction d'Habacuc.

— *Collection d'Origène.* Le reproche que les Juifs et les Samaritains faisaient aux chrétiens de n'avoir, ni d'entendre les véritables Ecritures, fut un des motifs qui portèrent Origène à présenter, dans un tableau synoptique, plusieurs versions grecques en regard avec le texte original, écrit en caractères grecs et hébreux. Ces collections d'Origène sont citées sous les noms de *tétraples, d'hexaples et d'octaples*, c'est-à-dire d'ouvrages à quatre, à six et à huit colonnes. On croit assez généralement que les tétraples, qui comprenaient les versions d'Aquila, de Symmaque, de Théodotion et des Septante, et qui formaient un ouvrage à part, furent le travail d'Origène. Lorsque plus tard il ajouta à ces quatre versions le texte hébreu, écrit en caractères grecs et hébreux, tout ce corps d'ouvrage prit le nom d'hexaples. Ce célèbre docteur, s'étant ensuite procuré deux autres anciennes versions grecques, les joignit, sous le nom de cinquième et de sixième éditions, à cette même collection des hexaples, qui devint, par là même, un recueil d'octaples où à huit colonnes. Enfin Origène, ayant encore découvert une autre version grecque, la réunit sous le nom de *Septième édition* en un dernier recueil qu'on aurait pu appeler *Ennéaples*, c'est-à-dire à neuf colonnes; mais les anciens ne lui ont jamais donné ce nom. Cette immense et belle collection, qui formait cinquante volumes, et qui coûta vingt-sept ans de travail à Origène, fut apportée en 303 à Césarée dans la bibliothèque de saint Pamphile, prêtre et martyr. C'est là que saint Jérôme s'en servit pour corriger ses manuscrits. Il ne nous reste de cet important ouvrage que quelques fragments, que le P. de Montfaucon publia en 1713 sous le titre de *Hexaplorum Origenis quæ supersunt, etc.*

— *Version samaritaine.* La version en langue samaritaine ne contient que les cinq livres de Moïse; elle ne doit pas être confondue avec le Pentateuque samaritain, dont nous avons parlé plus haut. Elle paraît être assez ancienne, bien qu'on ne sache ni la date précise de son origine, ni le nom de son auteur. Elle rend, en général, littéralement le texte

du Pentateuque samaritain, sur lequel elle a été faite. Elle a été imprimée dans les polyglottes de Paris et de Londres.

— *Paraphrases chaldaïques.* On donne aux versions chaldaïques le nom de *paraphrases*, parce qu'elles sont, en effet, des paraphrases et des explications du texte, plutôt que des traductions littérales. On les appelle aussi *Targum* et au pluriel *Targumim*, nom générique qui s'applique aux versions orientales. (*Targum* a été restreint par l'usage au sens de *paraphrase*; il signifie par lui-même *interprétation*, en général, qu'elle soit littérale ou non. Il dérive de la racine sémitique *targama*, (traduire), que nous retrouvons dans le mot arabe *tardjman* (traducteur), d'où nous avons fait notre mot *truchement* ou *dragman*, interprète pour les langues arabe, turque et persane). On compte aujourd'hui un certain nombre de paraphrases chaldaïques; elles embrassent tous les livres proto-canoniques de l'Ancien Testament, Daniel, Esdras et Néhémie exceptés; le style en est plus ou moins pur, selon l'époque plus ou moins ancienne à laquelle chacune d'elles a été composée. La paraphrase la plus estimée, parmi les Juifs et les chrétiens, est celle qu'on attribue au rabbin Oukelos; elle ne renferme que le Pentateuque, qu'elle rend en général si littéralement, qu'on peut la regarder comme une version proprement dite. Le chaldéen dans lequel elle est écrite se rapproche beaucoup de celui de Daniel et d'Esdras, caractère certain d'antiquité qui ne permet pas de lui assigner une origine aussi récente que le font quelques critiques. Une autre preuve de sa haute antiquité, c'est qu'elle est exempte de toute fable talmudique, et qu'elle rend en quelques endroits le texte hébreu d'une manière favorable au christianisme, en appliquant au Messie des prophéties que les Juifs des temps modernes sont bien loin de lui appliquer. Le Talmud de Babylone fait vivre Oukelos au temps de Jésus-Christ; mais beaucoup d'auteurs veulent qu'il n'ait fleuri que dans le 1^{er} siècle.

— *Versions syriaques.* Parmi les versions syriaques connues, la plus importante est, sans contredit, la version *Peschito*, comme l'appellent communément les Maronites, c'est-à-dire la *simple*. « Il est difficile, dit Michaëlis, d'assigner la raison pour laquelle on l'appelle *simple*; il est au moins certain que ce nom ne tient pas à ce que la version est littérale, comme plusieurs l'ont supposé; car elle l'est moins que toute autre version syriaque, et celle de Philoxène mériterait bien mieux cette épithète. Mais je traduirais plutôt le mot *Peschito* par *pure, non corrompue, soignée*, et je suppose que les Syriens lui ont donné ce titre pour exprimer leur confiance en sa fidélité. On ne connaît pas l'auteur de la *Peschito*; l'époque à laquelle elle a été faite ne peut être déterminée d'une manière précise. L'opinion la plus généralement adoptée est celle de Michel, qui fixe cette époque dans la période la plus florissante de l'Eglise syriaque, c'est-à-dire vers le commencement du 1^{er} siècle. Saint Ephrem, qui vivait au 4^e siècle, en parle comme d'un ouvrage généralement connu dans la primitive Eglise. La version de l'Ancien Testament a été faite sur l'hébreu, et, en général, assez exactement; cependant, elle a une certaine affinité avec celle des Septante, ce qui prouve qu'elle a été reformée sur cette dernière, ou bien accommodée aux versions syriaques faites sur le texte des Septante. John a induit, de certaines remarques et observations qu'il a faites, que cette traduction ne présentait pas assez d'unité, de méthode, pour être d'une seule main, et il pense qu'elle a dû être exécutée par plusieurs traducteurs, probablement Hébreux, convertis au christianisme. La version du Nouveau Testament contient les quatre Evangiles, les Actes des apôtres, les Epîtres de Paul (y compris celle aux Hébreux), la première Epître de Jean, la première de Pierre et celle de Jacques. On n'y trouve ni l'Apocalypse, ni l'Epître de Jude, ni la seconde Epître de Pierre, ni la deuxième et la troisième de Jean. L'édition fondamentale de la *Peschito* se trouve dans la polyglotte de Paris. Les éditeurs s'étant servis d'un manuscrit tronqué et incomplet, les passages qui manquaient furent traduits de la Vulgate en syriaque par Gabriel Sionita. La meilleure édition est celle que l'on doit aux soins du révérend C. Buchanan et au professeur Lee, et qui fut publiée en 1816 par la Société biblique de Londres. Le texte de la version du Nouveau Testament fut apporté en Europe par Moïse de Mardin, envoyé en mission par Ignace, patriarche d'Antioche, à la cour du souverain pontife Jules III, en 1552. L'empereur Ferdinand 1^{er} la fit imprimer à ses frais, à Vienne, en 1555.

Parmi les autres versions syriaques, on distingue: 1^o l'*hexaplaire*, ainsi appelée parce qu'elle a été faite sur le grec des Septante, tel qu'il se trouve dans les hexaples d'Origène. On lui donne pour auteur Paul, évêque de Tella, qui l'aurait composée vers l'an 615; 2^o la *Philoxénienne* ou celle que Philoxène, évêque de Hiéropolis, dans la province d'Alep, fit exécuter par Polycarpe, entre le 7^e et le 8^e siècle, et qui fut revue et amendée par Thomas d'Héraclée en 616. Il faut noter, enfin, une traduction syriaque des quatre Evangiles trouvée en 1842 dans le monastère de Sainte-Marie-Mère-de-Dieu, en Syrie; elle fut apportée à Londres et déposée au British Museum. Le Dr William Cureton la publia avec une traduction et des commentaires qui

dénotent de grandes recherches; il en fait remonter l'exécution au 7^e siècle, et il relève un assez grand nombre de passages qui s'éloignent aussi bien de la version *Peschito* que de la traduction grecque des Septante.

— *Versions arabes.* En général, ces versions ne sont pas d'un grand poids dans la critique, soit parce qu'elles sont peu anciennes, soit parce que la plupart ont été faites, non sur les textes originaux, mais sur d'autres versions, avec assez de négligence, soit enfin parce que la traduction en est parfois trop libre, et que les copistes ont mis peu d'exactitude en écrivant leurs exemplaires. Les deux principales sont: 1^o la version du Pentateuque et d'Isaïe, faite sur le texte hébreu, au commencement du 9^e siècle, par le rabbin Saadias; 2^o celle qu'Erpénus a publiée à Leyde en 1662, et qu'on attribue à un Juif africain du 13^e siècle. La seconde est beaucoup plus littérale que la première. « Aussi, dit M. R. Simon, est-elle d'un style plus rude et plus barbare; l'interprète s'attache entièrement à la lettre, et il traduit les paroles du texte hébreu mot pour mot. »

— *Version éthiopienne.* La version éthiopienne que nous connaissons est très-probablement la même que celle dont saint Chrysostome fait mention; elle paraît dater du 4^e siècle, époque à laquelle Frumentius, ordonné évêque par saint Athanase, alla prêcher la religion chrétienne dans l'Abyssinie; elle a été faite, pour l'Ancien Testament sur les Septante, et pour le Nouveau sur l'original grec. Elle contient plusieurs livres apocryphes, notamment celui d'Enoch.

— *Versions persanes.* Il y a trois versions persanes: l'une, qui ne contient que le Pentateuque, ne remonte pas au delà du 11^e siècle, et a été faite sur l'hébreu; elle se trouve dans la polyglotte de Londres; la seconde, renfermant les quatre Evangiles, a été faite sur la version syriaque, et imprimée dans la même polyglotte d'après un manuscrit de Poconce qui porte la date de 1314; la troisième, qui contient également les quatre Evangiles, passe pour être plus moderne.

— *Versions égyptiennes ou coptes.* Il y a plusieurs versions coptes, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. L'Ancien Testament paraît avoir été traduit du grec des Septante en langue copte, dans le 1^{er} ou le 2^e siècle. Nous avons trois versions du Nouveau Testament: l'une en dialecte memphitique, qui paraît être du 1^{er} siècle; l'autre en dialecte saïdique, qui semble remonter à la même époque; la troisième en dialecte hashmourique.

— *Version arménienne.* Cette version fut faite sur les Septante, dans le 5^e siècle, par Mesrob, à qui l'on attribue l'invention des lettres arméniennes; on la refit ensuite sur la version syriaque *Peschito*, et, enfin, Uskan la corrigea d'après la Vulgate latine. Elle fut imprimée à Amsterdam (1666-1668). Une édition critique en a été publiée en 1805, à Venise, par le docteur Zohrab.

— *Version gothique.* Socrate, Sozomène et Philostorge disent qu'Ulphilas, évêque des Visigoths, dans le 4^e siècle, donna à ce peuple les caractères gothiques et fit une traduction de toute la Bible, à l'exception des livres des Rois, dont les tableaux guerriers lui semblaient dangereux pour le caractère déjà fort batailleur de sa nation. Il fit son travail sur la version des Septante pour l'Ancien Testament, et, pour le Nouveau, sur un texte grec que nous ne connaissons plus. Il rendit le sens biblique avec fidélité, sans cependant s'attacher trop à la lettre. La version d'Ulphilas se répandit non-seulement chez les Visigoths, mais dans toute la Germanie. Aussi en a-t-on divers manuscrits à Milan, à Wolfenbüttel et à Upsal. Le manuscrit le plus complet est le *Code d'argent* (*Codex argenteus*), dont toutes les lettres sont en argent, à l'exception des initiales, qui sont en or. Il contient la majeure partie des Evangiles. Des fragments assez considérables de la Bible d'Ulphilas ont été découverts en Italie, en 1819 et 1829; mais ce n'est qu'en 1836 que parut une édition complète de ce qui nous reste d'Ulphilas. Cette édition porte le titre suivant: *Veteris et Novi Testamenti versionis gothicae fragmenta quæ supersunt, etc.*

— *Version slave ou slavonne.* La version slave a été faite vers le milieu du 9^e siècle par saint Cyrille et son frère Methodius. On s'accorde généralement à la regarder comme faite d'après la Vulgate. On en publia le Pentateuque à Prague, en 1519; la Bible entière parut dans la même ville en 1570.

— *Versions latines vulgaires.* Nous mentionnerons: celle de Sanctes Pagnin, dominicain et bibliothécaire du Vatican (Lyon, 1527); celle d'Arius Montanus, prêtre espagnol et docteur en théologie (Anvers, 1572), édition corrigée de la version de Pagnin; celle de Houbigant, prêtre de l'Oratoire (Paris, 1752), Bible hébraïque, avec version latine et notes; celle de Weitenauer, jésuite (1768-1773); celle de Jean-Auguste Dathe (Halle, 1791).

— *Versions françaises.* La plus ancienne traduction française de la Bible dont on ait une connaissance certaine est celle de Pierre de Vaud, chef des hérétiques vaudois, qui vivait vers l'an 1160. On ne sait s'il en existe encore quelques exemplaires enfouis dans les anciennes bibliothèques.

Vers l'an 1294, Guyard des Moulins, prêtre,